

Sous la direction de

Ali Sedjari

**Etat,
gouvernementalité
et gestion
du changement**

L'Harmattan



La référence à l'Antiquité dans l'*Anti Machiavel* de Frédéric II de Prusse

Jacques BOUINEAU*

Fils du Roi-Sergent Frédéric-Guillaume avec lequel il entretient des rapports difficiles (1), exceptionnellement intelligent, artiste, en révolte contre son père, Frédéric II (2), roi philosophe, transforme en 1745 la Société des sciences qui avait été fondée à Berlin en 1701 en une puissante Académie des sciences et belles-lettres, il développe aussi le commerce, stabilise le thaler, crée en 1765 la Banque de Berlin, sur le modèle de celle d'Angleterre, après avoir publié en 1749-1751 le *Code Frédéric*, qui est traduit en français.

(*) Professeur en histoire du droit à l'Université de La Rochelle.

(1) « Unhappily for his son and for the world, Frederick-William was neither sensible nor sympathetic... Flouted as a father and as a statesman, he treated his son so ill as to lend colour to the suspicion that he wished him dead. Not content with impounding his books, forbidding him the flute, compelling him to see his mother only by stealth, the tyrant actually rained blows upon him in public, even in the camp of the Saxon King », William Fiddian Reddaway, *Frederick the Great and the rise of Prussia*, New York, Haskell House Publishers Ltd, 1969, p. 31. Ce caractère est, par exemple – mais c'est de notoriété publique –, confirmé par le témoignage de la sœur de Frédéric II, la margrave de Bayreuth, qui rapporte le témoignage du valet de chambre de la reine: « Il est impossible... de vous décrire le déplorable état où se trouve la reine; peu s'en fallut que hier le roi n'en vint aux plus fâcheuses extrémités avec elle, ayant voulu la frapper de sa canne. Il est plus enragé que jamais contre le prince royal et la princesse », *Mémoires de Frédérique Sophie Wilhelmine, margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric le Grand depuis 1706 jusqu'à 1742, écrits de sa main*, Paris, Mercure de France, 1967, p. 175-176.

(2) Herzeleide und Eckart Henning, *Bibliographie Friedrich der Grosse, 1786-1986*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1988, XX + 511 p.; Heinz Duchhardt, Adolf M. BINK, Erwin Heermann, Jörg A. Schlumberger et Peter Segl (dir.), *Friedrich der Grosse, Franken und das Reich* (colloque des 30-31 mai 1981 à Bayreuth), Köln-Wien, Böklau Verlag, 1986, VIII + 212 p., notamment l'article d'Edgar Mass, « Voltaire zwischen Friedrich und Wilhelmina », p. 93-108; Heinz DUCHHARDT (dir.), *Politische Testamente und andere Quellen zum Fürstenethos der frühen Neuzeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1987, où l'on trouvera le testament de Frédéric II, en français, p. 186-276.

Un aspect moins souvent relaté de son règne vient du fait qu'il a envisagé de renoncer au pouvoir et de s'enfuir en Angleterre avec son ami Katte (3). Si cette relation a gêné beaucoup d'historiens (4), elle est connue de tous (5) et explique bien sûr pour une large part la pensée et l'action politiques du roi de Prusse.

A son décès Frédéric II laisse une avance de deux ans un quart dans les caisses de l'Etat. L'exceptionnelle santé financière de la Prusse, à une période où la plupart des Etats européens connaissent des moments difficiles, tient avant tout à une extrême rigueur dans la gestion administrative et dans une vie de Cour qui refuse le faste. Le prince se considère comme le serviteur de la Prusse. La rigueur se rencontre non seulement dans la gestion, mais dans la discipline. Devoir, obéissance, travail et austérité sont les maîtres mots de la vie en Prusse.

Nous allons nous intéresser à un aspect particulier de cet étonnant personnage : l'artiste. Musicien, il joue de la flûte et compose de la musique ; écrivain, il écrit beaucoup, et la plupart du temps en français.

On trouvera le texte de *l'Anti Machiavel* numérisé sur Internet (6), ou bien dans *les Œuvres complètes* de Voltaire (7). D'autres textes (8) portent ce nom, et notamment celui d'Innocent Gentillet (9), qui connut plusieurs éditions jusqu'en 1677, et même une traduction en latin dès 1577 et une autre en anglais en 1608.

(3) Qu'il a rencontré un soir où il prend le bateau pour Spandau, alors que le lieutenant Hans Hermann von Katte, âgé de 25 ans, y joue de la flûte. V. Detlef Merten, *Der Katte Prozess*, Berlin-New York, De Gruyter, 1980, 51 p. (le document se trouve à la bibliothèque de la Sorbonne, sous une cote incomplète ; la référence exacte est : C 8 = 2210 (7)). Mais il a eu d'autres amants très proches, comme Michel Gabriel Fredersdorff ou Dietrich von Keyserling.

(4) Ainsi en va-t-il de Jean-Paul Bled, *Frédéric le Grand*, Paris, Fayard, 2004, p. 77-80.

(5) V., par ex., William Fiddian Readdaway, *op. cit.*, p. 32-40.

(6) A l'URL suivante : <http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/8/67/> (consulté le 3 III 15).

(7) Werner Bahner et Helga Bergmann, *Anti-Machiavel*, in Ulla Kölving, *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Alden Press, 1996, XXIV + 523 p.

(8) Comme Watrin de Blanmont, *L'Alcoran des Courtisans, dit l'Anti-Machiavel*, s. l., 1572 ; ou des pamphlets au siècle suivant, tels *Le fidèle empirique ou le puissant hellébore d'un anti-machiavel : pour contenter les Mal-contens de l'Etat, & affermir la Liberté des Peuples*, Paris, 1652, 24 p., ou *L'hellébore pour nos mal-contens, cueilli au jardin d'un Anti-Machiavel, et mis en lumière*, Paris, Sur la copie envoyée de Bruxelles, 1632, 48 p.

(9) Innocent Gentillet, *Anti-Machiavel*, Edition de 1576, avec commentaires et notes par C. Edward Rathé, Genève, Droz, 1968, 637 p. Ce texte développe un point de vue calviniste, dans lequel tout état politique repose sur la loi, la souveraineté du peuple, la théorie du contrat et la tolérance religieuse.

Voltaire ne s'est pas borné à corriger le manuscrit de Frédéric II, il est intervenu dans le texte (10), qui ne s'appelait au départ que *Réfutation du Prince de Machiavel* (11). Cette œuvre retrace la collaboration intellectuelle des deux hommes avant l'accession au trône de Frédéric (essentiellement de 1736 à 1740). On sait que les événements ont un peu modifié le plan initialement prévu entre les deux protagonistes. Au départ, Voltaire devait se contenter de faire des corrections de forme, mais il a voulu aller plus loin. Le décès du père de Frédéric précipite les choses: Frédéric craint que ses positions ne paraissent trop audacieuses pour un roi régnant et accepte ce que fait son correspondant, qui publie un peu vite une première version du texte (connue aujourd'hui sous le nom de *Réfutation du prince de Machiavel*, dans laquelle Voltaire est déjà intervenu, mais moins que dans celle qui est connue sous le nom d'*Anti Machiavel*), avant de remettre une seconde version, un peu plus lissée, à un autre éditeur. «Voltaire a-t-il, par ses corrections, remaniements et suppressions, aussi modifié la pensée de Frédéric?» (12). Bien des modifications ont été acceptées par Frédéric, les corrections stylistiques ne changent rien sur le fond, les exemples nouveaux non plus; on rencontre certes quelques petits points qui sont plus typiquement voltairiens, mais «leur nombre est cependant minime» (13).

C'est la raison pour laquelle nous avons effectué notre travail, non pas à partir de la *Réfutation*..., mais à partir de l'*Anti Machiavel*: la première n'est de toute façon pas de la main du seul Frédéric (14), par ailleurs il a accepté les corrections et «bien que Voltaire ne désigne jamais ouvertement Frédéric comme auteur de l'ouvrage, c'est un secret de Polichinelle» (15).

(10) Werner Bahner et Helga Bergmann, *op. cit.*, p. XXIII.

(11) Et que l'on trouvera sur Internet à la suite du précédent (p. 185 sq.).

(12) Werner Bahner et Helga Bergmann, *op. cit.*, p. 49.

(13) *Op. loc. cit.*

(14) «Il n'existe pas de manuscrit pour les deux versions de l'*Anti-Machiavel* publiées par Voltaire. Les copies que Frédéric avait fait faire de son texte pour Voltaire sont également perdues. Seul reste l'"Avant-propos" qui porte les corrections de Voltaire. Nous disposons par contre des autographes de Frédéric pour l'"Avant-propos" ainsi que pour tous les chapitres de la *Réfutation* (à l'exception du chapitre 2). Ce qui nous intéresse ici, c'est la dernière version de chaque chapitre qui fut utilisée par Voltaire pour sa rédaction, mais nous disposons en outre de versions antérieures pour la plupart des chapitres», *Idid.*, p. 68.

(15) *Ibid.*, p. 54.

Quelle place tient l'Antiquité dans cet ouvrage ? Durant les années où il rédige l'*Anti Machiavel*, Frédéric étudie beaucoup Rollin et Montesquieu et baigne dans l'Antiquité commune des lettrés d'alors (16). Plus jeune, il avait lu le *Télémaque* de Fénelon. Mettant en regard ces modèles dans lesquels la morale commande à la politique et les réalisations de son temps qui semblent donner raison à Machiavel, Frédéric prétend revenir aux sources du politique. C'est pourquoi les emprunts à l'Antiquité d'une part sont nombreux (17) dans le texte et d'autre part revêtent un sens politique évident.

Au demeurant, le décor du château de Sans-Souci accorde une large place à l'Antiquité. Trois ouvrages de Matthias Cesterreich (18) permettent de s'en faire une idée. La liste des tableaux de la galerie et du cabinet nous apprend que 75 d'entre eux représentent des scènes bibliques (Ancien et Nouveau Testament confondus), 50 des scènes de l'Antiquité classique et 36 des scènes contemporaines (19). La mode antique s'impose largement dans le domicile privé de Frédéric, tout comme elle illustre naturellement son *Anti Machiavel*. La lecture de celui-ci amène à deux questions : qu'est-ce que le pouvoir et qu'est-ce qu'un prince aux yeux du roi de Prusse ?

(16) Voltaire lui conseille de lire les « discours politiques de Gordon à la tête de sa traduction de Tacite », *Ibid.*, p. 9.

(17) Abdolonyme, Adam, Afrique, Agathocle [de Syracuse], Alcamène, Alexandre, Alexandre Sévère, Antonins, Antiquité, Arbèles, Armée romaine, Athènes, Athéniens, Atlas, Auguste, Bretagne, Cadmos, Caligula, Caracalla, Carthage, Carthaginois, Caton, Centaure, César, Charybde, Cicéron, Claude, Commode, Constantin, Consul, Cyrus, Danaïdes, Danaé, David, Démosthène, Denys, Didius Julianus, Didon, Dioclétien, Domitien, Egypte, Egyptiens, Elide, Fabius, Galba, Gardes prétorienne, Goliath, Gordiens, Goths, Grecs, Hannibal, Hercule, Hiéron, Homère, Horace, Italie, Janus, Jéricho, Jocaste, Juifs, Jupiter, Justinien, Légions, Léonidas, Lucrece, Marc Aurèle, Macédoine, Mathusalem, Maximin de Thrace, Mèdes, Ménénus Agrippa, Minerve, Moïse, Néron, Othon, Ovide, Patriarches, Périclès, Phénix, Phidias, Philippe, Platon, Pline, Plutarque, Probus, Prométhée, Pupien, Quinte-Curce, Romains, Rome [« Empire romain » et « rois de Rome »], Romulus, Salmonée, Saül, Sénateurs, Scipion, Scylla, Scythes, Sévère, Sparte, Syrie, Tacite, Tarquin, Théodose, Thermopyles, Thésée, Tibère, Trajan, Troie, Valentinien, Vandales, Virgile, Vitellius.

(18) *Description de deux galeries, deux salles, et sept appartements, construits dans l'orangerie de Sans-Souci contenant l'explication de tous les tableaux, ainsi que des antiquités qu'on y a placées par ordre de Sa Majesté*, Potsdam, Sommer, 1775, 15 p., *Description de tout l'intérieur des deux palais de Sans-Souci, de ceux de Potsdam, et de Charlottenbourg ; contenant l'explication de tous les tableaux comme aussi des antiquités et d'autres choses précieuses et remarquables*, Potsdam, Sommer, 1773, 143 p., *Description des tableaux de la galerie royale et du cabinet de Sans-Souci*, Potsdam, Chrétien Frédéric Voss, 1771 (2^e éd.), 176 p.

(19) Et une que nous ne sommes pas parvenu à identifier : Annibal Carrache, *les Morsures des serpents*.

Le pouvoir est constitué par une monarchie héréditaire. Frédéric peste contre les usurpateurs, croit d'après Pufendorf et Wolff, à un contrat entre le roi et le peuple. Mais aux yeux de Frédéric, «la mode des séditions et des révolutions paraît être entièrement finie de nos jours» (20), et donc le pouvoir doit être stable. La politique internationale fait toutefois triompher la nécessité sur les principes moraux, ce que le roi de Prusse confirmera dans les faits en envahissant la Silésie (21), au grand dam du philosophe français.

Le prince est un serviteur du peuple, dont il doit assurer le bonheur, un protecteur des arts, un chef de guerre sans doute mais (et l'idée est de Voltaire contrairement à ce à quoi on aurait peut-être pu s'attendre) qui doit être non seulement craint, mais aimé des soldats; le prince doit savoir prévoir (22), mais il doit surpasser tout le monde en bonté (23). Et pourtant «qui sont ces princes desquels nous prétendons tant de rares talents? Ce ne seront que des hommes, et il sera vrai de dire que, selon leur nature, il leur est impossible de satisfaire à tant de devoirs; on trouverait plutôt le phénix des poètes (sic) et les unités des métaphysiciens que l'homme de Platon. Il est juste que les peuples se contentent des efforts que font les souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entre eux seront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du prince de Machiavel» (24), car «Machiavel n'écrivait que pour de petits princes, et j'avoue que je ne vois guère que de petites idées dans lui; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'est pas honnête homme» (25).

(20) *L'Anti Machiavel*, op. cit., p. 131. Et il continue un peu plus loin (p. 141): «Je dois dire, en général, à cette occasion, que les conjurations et les assassinats ne se commettent plus guère dans le monde; les princes sont en sûreté de ce côté-là, ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode...»

(21) Frédéric dit bien que le prince est légitime dans la «conquête d'une province ennemie», *Ibid.*, p. 72.

(22) «Le paganisme représentait Janus avec deux visages, ce qui signifiait la connaissance parfaite qu'il avait du passé et de l'avenir. L'image de ce dieu, prise en un sens allégorique, peut très-bien s'appliquer aux princes. Ils doivent, comme Janus, voir derrière eux dans l'histoire de tous ces siècles qui se sont écoulés, et qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite et de devoir; ils doivent, comme Janus, voir en avant par leur pénétration et par cet esprit de force et de jugement qui combine tous les rapports, et qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre», *Ibid.*, p. 145.

(23) «La bonté de leurs [aux princes généreux] cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron disait à César: «Vous n'avez rien de plus grand dans votre fortune que le pouvoir de sauver tant de citoyens, ni de plus digne de votre bonté que la volonté de le faire.» [*Pro Ligario*, chap. XIII]. Il faudrait donc que les peines qu'un prince inflige fussent toujours au-dessous de l'offense, et que les récompenses qu'il donne fussent toujours au-dessus du service.», *Ibid.*, p. 152.

(24) *Ibid.*, p. 174.

(25) *Ibid.*, p. 131.

Cela étant dit, comme c'est souvent le cas à son époque, et du reste plus généralement lorsque l'Antiquité est prise en exemple, elle sert à mettre plus aisément en exergue les vertus (I) et les vices des hommes en général et des princes en particulier; et les vices sont certes nombreux chez les hommes (II), mais aussi dans la religion (III).

Antiquité et vertus

«Le quinzième siècle, où vivait Machiavel, tenait encore à la barbarie: alors, on préférait la funeste gloire des conquérants, et ces actions frappantes qui imposent un certain respect par leur grandeur, à la douceur, à l'équité, à la clémence et à toutes les vertus; à présent, je vois qu'on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant... (26)», et il conclut son chapitre VI par ces mots: «la seule occasion où un particulier peut sans crime s'élever à la royauté, c'est lorsqu'il est né dans un royaume électif, ou lorsqu'il délivre sa patrie. Sobieski en Pologne, Gustave Wasa en Suède, les Antonins à Rome, voilà les héros de ces deux espèces; que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle» (27).

La référence à l'Antiquité va donc lui permettre de définir deux sortes de vertus: les premières sont liées à la *res publica*, les secondes à l'homme.

Parole de roi? La conclusion de l'ouvrage oppose les rois qui sont sur le trône à son époque, «dignes d'entendre la vérité» (28) et les Nérons à qui on ne pourrait la dire.

Pour créer une *res publica* pertinente, le roi doit d'abord adapter sa politique à la réalité (29). Le prince doit donc être capable de prendre la mesure de son entourage: «Trajan était encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline; Tibère était confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs» (30).

(26) *Ibid.*, p. 74.

(27) *Ibid.*, p. 91.

(28) *Ibid.*, p. 184.

(29) «Phidias devait son succès à l'étude de l'optique et des proportions. Cette règle de proportion doit être observée dans la politique: les différences des lieux font les différences des maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce serait la rendre vicieuse; ce qui serait admirable pour un grand royaume ne conviendrait point à un petit Etat», *Ibid.*, p. 126.

(30) *Ibid.*, p. 163.

Sur
et ass
éclips
aux p

En
l'éléme
de so
prote
chef
de se
goût
trouv

(31) «N
aussi n
nature
(32) «N
basse
parent
Probat
Que de
rien es
(33) «N
les sol
indisc
vouloir
(34) «N
vainq
leur gl
(35) «N
des dr
ambit
Ce suj
trafic
ceux c
(36) ib
(37) «N
parti
une g
que d
quelq